10-11-12

OCTOBRE, NOVEMBRE ET DECEMBRE 1909

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE

Publiée par l'ÉCOLE LITTÉRAIRE

PREMIERE ANNÉE

SOMMAIRE

Albert Dreux. — **Sérénité**..... 353
J. A. Lapointe. — **Le Soleil a froid**..... 353
Alphonse Beauregard. — **La Plainte de l'Épousée**..... 354
Germain Beaulieu. — **Dans quelques jours**..... 356
Jean Charbonneau. — **Illuminé**..... 358
Jules Tremblay. — **Sous la table**..... 359
Ernest Tremblay. — **Les Épaves**..... 360
Albert Dreux. — **La Nonne**..... 363
Louis-Joseph Doucet. — **Ballade ancienne : Dans le vieux coffre de bois blanc**..... 364
Germain Beaulieu. — **Lentement**..... 365
Hector Demers. — **Souvenirs d'enfance**..... 366
Englebert Gallèze. — **Rêveur**..... 367
Jules Tremblay. — **À David Devries : Artiste lyrique**..... 370
J. A. Lapointe. — **La Machine à coudre**..... 371
Germain Beaulieu. — **Sonnet d'automne**..... 373
Jules Tremblay. — **Le Chant du Corailleur**..... 374
Alphonse Beauregard. — **La Mouette**..... 375
Ernest Tremblay. — **Les Glas**..... 375
J. A. Lapointe. — **Les Moineaûx**..... 377
Jean Charbonneau. — **Vieux Banc**..... 378
TABLE DES MATIÈRES..... 379

Secrétaire de la Rédaction : ERNEST TREMBLAY

CASE POSTALE 81

MONTREAL

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

(Fondée en 1895)

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française,
PRÉSIDENT D'HONNEUR,

W.-A. BAKER,

GERMAIN BEAULIEU,

ALP. BEAUREGARD,

JEAN CHARBONNEAU, PRÉSIDENT,

GUSTAVE COMTE,

HECTOR DEMERS,

GONZALVE DESAULNIERS,

L.-J. DOUCET, VICE-PRÉSIDENT,

G. A. DUMONT,

CHARLES GILL,

ALBERT LABERGE,

J. A. LAPOINTE,

LIONEL LÉVEILLÉE (Englebert Gallèze), trésorier,

ALBERT MAILLÉ (Dreux),

E. Z. MASSICOTTE,

EMILE NELLICAN,

ERNEST TREMBLAY,

JULES TREMBLAY, SECRÉTAIRE.

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS, 419 et 421, rue Saint-Paul.

SÉRÉNITÉ

Je voudrais pour ma vie un enclos près d'un chaume,
Quelques arbres, des fleurs, un lac, et puis encor
Des livres pour mes soirs... rien pour mes matins d'or ;
Puisque tes deux beaux yeux éclairent mon royaume.

Je voudrais des sentiers entre de grands rochers
Afin de nous blottir parfois dans leurs cachettes,
Du silence, des chants de pinsons, de fauvettes :
Sur l'âme des oiseaux, l'infini s'est penché...

Mais pour nos nuits je veux, ô femme que j'adore,
Des étoiles sans nombre aux espaces du ciel
Pour y chercher parmi les chemins éternels
Celui que nous prendrons dans l'immuable aurore.

Albert Dreux.

LE SOLEIL A FROID

Vraiment, l'homme est devenu lâche.
Sur la route il marche moins droit
Et trouve plus lourde sa tâche,
Parce que le soleil a froid.

Je suis infiniment morose ;
J'ai toute l'âme en désarroi,
Et puis, ma Muse sent la prose,
Parce que le soleil a froid.

Ma chère, ta chambre est petite,
Mais il fait plus chaud à l'étroit.
Ouvre-moi ta porte bien vite,
Parce que le soleil a froid.

J.-A. LAPOINTE.

LA PLAINTE DE L'ÉPOUSE

Dieu ! qu'on me l'a changé mon mari d'autrefois,
A peine si je puis reconnaître sa voix.
Ces temps derniers il revenait si tard, si blême.
Il s'efforçait à rire avec moi franchement,
Et si je l'embrassais lui murmurant : " Je t'aime ".
L'aube de notre amour l'éclairait un moment,
Mais bientôt revenait l'attitude morose,
Comme s'il avait là, sur l'âme, quelque chose.
Je ne l'avouai pas quand j'appris la raison
De sa mélancolie inquiète. A quoi bon,
Parfois il nous vaut mieux fermer les yeux, nous femmes.
Mon mari joue et boit ; les deux plaisirs maudits,
Et comme leur toucher désagrège les âmes !
Les cartes j'aurais dû les prévoir, il l'a dit
D'un ton indifférent, alors que j'étais fille
Et lui garçon. J'en ris comme d'une vétille.
Je me souviens aussi des soirs où je tançais
Mon ami pour ses mots pétillants à l'excès.
Il était joyeux, trop . . . mais, bah ! le mariage
Vite corrigerait ces vices du jeune âge.
Oh ! que l'on se méprend sur le pouvoir du cœur !
Etouffés, je croyais, par ma vertu, les vices
Survivent au désir de plaire, et durs vainqueurs
Les voici dédaignant le secours d'artifices.

Ce n'est pas de sa faute à mon homme, je sais,
Mais celle des méchants amis qui le gouvernent.
Oh ! ces amis que je les hais, que je les hais !
N'ont-ils pas transformé mon logis en taverne ?
Les premiers n'étaient pas, je crois, mauvais garçons,
Entre eux gaiement roulaient les sous et les chansons ;
Ils ne veillaient pas tard. Je trouvais ceci drôle :
Voir jouer mon mari par dessus son épaule,
Plutôt que lire et lire encore en l'attendant.
Lui devenait plus gai que les jours précédents.
Puis d'autres sont venus pleins de phrases lubriques,
Enracinés perdants, noceurs mélancoliques.
De ceux là mon mari percevait de l'argent,
Un peu dans la semaine et beaucoup le dimanche.
Je tremblais. Il me dit, après une nuit blanche :
" Il le faut, tout va mal et c'est décourageant,
" Veux-tu que nos enfants périssent de misère ?
" Et puis, les lois, tu sais, tiennent de l'arbitraire,
" On les fabrique, on les défait, suivent les goûts ".
Moi, je n'ai pas appris à discuter de tout,
Je ne peux pas juger, mais ces paroles semblent
Autant de sons jolis, savants pour mieux leurrer.
Ce fut le comble hier, tous les hommes ensemble
Criaient à mon mari de les désaltérer.
Lui, nerveux, me souffla : " Donne-moi donc de l'aide ".
J'hésitais, un enfant soudain pleure, je cède,
Et pour que les petits mangent et soient vêtus,
Qu'ils poussent vigoureux, satisfaits de la vie,
J'ai doublé le hoquet des gorges assouvies :
Aux pâles vicieux, aux joueurs morfondus,
J'ai versé la liqueur affolante et berçeuse.

. . . . . .

Que les hommes sont durs ! Que je suis malheureuse !

Alphonse Beauregard.

DANS QUELQUES JOURS

Dans quelques jours, les hirondelles,
A leurs vieux nids, toujours fidèles,
S'en reviendront ;
Toutes, l'une poursuivant l'une
Depuis l'aube jusqu'à la brune,
Sous le soleil ou sous la lune,
Gazouilleront.

Dans quelques jours, tous les brins d'herbe
Se grouperont en frêle gerbe.
Pour leur festin
Ils auront la claire rosée
Qui, sur leur tige harassée,
Tombera par goutte irisée,
Chaque matin.

Dans quelques jours, toutes les branches,
Sous les feuilles en avalanches
Se courberont ;
Et de sa base jusqu'au faîte,
Chaque arbre, avec un air de fête,
Se repeuplera de fauvettes
Et de pinsons.

Tous les ruisseaux, de leurs voix grêles,
Pour les trèfles et pour les prêles
Diront glou-glou.
La libellule audacieuse,
Toujours légère et gracieuse,
Ira furetant, curieuse,
Un peu partout.

Et la brise, sur toutes choses,
Egrenant les métamorphoses
A larges mains,
Par la montagne et par la plaine,
Embaumera de son haleine
L'aubépine, la marjolaine
Et les jasmins.

Ce sera la saison trop brève,
Celle qui passe comme un rêve,
Comme un baiser ;
Celle qui, tendrement déploie
L'étendard vermeil de la joie
Et que Dieu, chaque année, envoie
Pour nous bercer ;

Ce sera le printemps qui donne
A l'insecte pour qu'il bourdonne
Des ailes d'or,
Au mendiant, pour qu'il chemine
Plus droit, de matine à matine,
Sur la route qui le fascine,
L'espoir encor.

Ce sera le printemps qui jette,
Dans tous les cœurs, un peu de fête
Beaucoup d'amour,
La seule saison qu'on regrette,
Car elle effleure notre tête
Sans la blanchir, — et l'on en guette
Chaque retour.

Germain Beaulieu.

Mars 1910.

ILLUMINÉ

Ayant songé des nuits d'une grande Cité
Où le divin bonheur un jour se réalise,
Du fond des temps venu, par son rêve hanté,
La douleur ayant fait sa chevelure grise,
Et sa marche moins sûre et son pas plus tremblant,
Il allait par la route interminable et rude...
Parfois, le pas trop lourd et le front somnolent,
Au milieu de la vaste et sombre solitude,
Il reposait sa tête aux pierres du chemin,
Ou, pour continuer toujours plus loin sa course,
Il cueillait, en passant, quelques fruits de sa main,
Ou sa lèvre buvait l'eau pure de la source.
Et l'espoir chaque jour ravivant son ardeur,
Il montait, haletant, vers le lointain des cimes ;
Ou, plongeant ses regards lassés vers la splendeur
Des nuits, il franchissait d'impossibles abîmes.

Or, un soir, par delà le grand désert brûlant,
Le marcheur fatigué, mais l'âme inassouvie,
Ayant tourné les yeux vers le soleil couchant,
Aperçut la Cité, le rêve de sa vie.
Alors, plein du courage indomptable des dieux,
Un sublime sourire éclaira sa prunelle ;
Et dans une clameur qui monta jusqu'aux cieux,
Il voulut s'élancer vers la Ville Éternelle.

Mais le désir menteur trompe nos espoirs vains ;
Car la Cité rêvée avait muré ses portes,
A l'heure même où l'homme y posait les deux mains,
Et la nuit emporta ses illusions mortes.

Et le divin marcheur, venu du fond des Temps,
Sans pouvoir terminer sa tâche trop amère,
Pour arriver au but ayant marché cent ans,
Expira, son grand front tourné vers la Chimère.

Jean CHARBONNEAU.

Extrait des *Blessures* qui paraîtra prochainement.

SOUS LA TABLE

Les livres sont épars au milieu du tapis,
Et messieurs les bébés, sous la table, tapis,
Avec une sagesse à confondre des Mages,
Déchirent les cartons, les feuilles, les images,
Se couvrent de fragments, de lettres et de mots.
Et c'est ainsi qu'ils font l'étude, les marmots.

Un rayon de soleil irise les atomes
De la poussière folle alourdissant les tomes.
Un volume pédant, inutile aux humains,
Devient intéressant dans leurs petites mains.
Darwin avec Rousseau, Descarte avec Voltaire,
Devant le doux babil sont forcés de se taire ;
De Lisle, Hugo, Musset, Lamartine, en lambeaux,
Sous un faible doigt rose éteignent leur flambeau.
C'est un massacre froid de héros, d'héroïnes,
Dont les vieux châteaux-forts croulent dans les ruines.

Les fastes glorieux des siècles sont tombés
Sous l'impassible main de Messieurs les Bébés.

Jules TREMBLAY.

LES EPAVES

Les épaves de la rue Saint-Jacques ! Tous les citoyens du quar ier centre connaissent ces débris. Dès le printemps on dirait que le soleil les fait pousser. Ils reparaissent un peu plus vieillis, toujours faméliques, et, escomptant ici et là, sur d'anciennes liaisons, de quoi prendre un verre. Ils préparent de toute éternité des prospectus de publicité, des programmes de la Saint-Jean-Baptiste ou bien encore on les entend dire : " Ah ! si les élections peuvent arriver ! " Presque tous furent quelqu'un, il y a dix quinze, ou vingt ans ; les uns occupèrent une place éminente dans le barreau, dans l'administration, dans la politique ou dans le journalisme. Un bon jour, la débacle des partis politiques, la bascule sociale ou l'ivrognerie a expulsé les uns, renversé les autres, et, comme un grand fleuve, la rue Saint-Jacques charrie ses épaves.

Semblable à l'océan immense
Dont le flot toujours agité
Roule et sans cesse recommence
Son labeur de monstre irrité,

La Société, sans entraves,
Traîne l'homme, ouvre les cercueils
Et partout chasse des épaves
Sur son parcours semé d'écueils.

On les voit passer dans la rue,
L'air morne, vieux, désabusés,
Car, sur la route parcourue,
Aux ronces ils se sont usés.

Et l'infect limon des pavages
Sur leur caractère a jailli ;
De l'âme au cœur, mêmes ravages
Que sur le front trop tôt vieilli.

Chacun d'entre eux a son histoire ;
Chez Thémis, un tel a brillé
Qui promène aujourd'hui sa gloire
D'autrefois en déguenillé.

Et de tavernes en tavernes
Ils s'établissent des " circuits ",
Causent de riens, de balivernes,
Mangeant au " free lunch " des biscuits.

Celui-ci fut un bureaucrate,
Cet autre est un banqueroutier,
Plusieurs disciples d'Hippocrate
S'entassent chez le gargotier.

De leur grandeur initiale
Il reste peu de chose ou rien,
Car la bascule sociale
Les a nivelés au vaurien.

Ils sont victimes politiques,
Brasseurs d'affaires malheureux,
Plus d'un parmi ces gueux étiques
Fut tribun dans les clubs fameux.

Ils rêvent encor de richesse
Mais vivent de " commissions ",
Et, dans leur éternelle ivresse,
Ne songent qu'aux élections.

Portant sous leur bras des gazettes,
Ils font des travaux impromptus
Et sollicitent des mazettes
Vingt lignes pour leur prospectus.

Collés contre le comptoir-table,
Où leurs couverts sont toujours mis,
Ils attendent, la soif aimable,
Pour " taper " les anciens amis.

Pour dormir ils n'ont pas d'auberge ;
Un coin, ou même le chemin,
Un porche, parfois, les héberge
En attendant le lendemain.

Au printemps, on les voit paraître,
Les habits un peu plus râpés
Et les traits de chaque pauvre être
De plus de rides sont coupés.

Fiers de voir l'hiver qui décampe,
Ils s'abreuvent de chaud soleil ;
Pour ces rêveurs perchés aux rampes,
Chaque jour à l'autre est pareil.

Fourbus, usés jusqu'à la trame,
N'étant plus hélas qu'un lambeau,
A l'hôpital ça rend leur âme
Et le corps n'a pas de tombeau...

J'en sais un qui, dans une cave,
Par un triste soir automnal
Mourut comme meurt une épave...
Entre sa pipe et son journal.

Des bêtes en tissant leur toile
Avaient aveuglé les deux yeux
Et, tranquillement, sous le voile,
Mangeaient et vivaient dans les creux.

Il finit à l'amphithéâtre.
En s'apitoyant sur son sort,
Le soir, les gens, au coin de l'âtre
Disaient : Tiens ! ce pauvre X est mort ! !..

Pour les êtres qui font naufrage
Sur le grand fleuve bitumeux,
Perdus dans les oublis brumeux,
La mort, pour eux, c'est le rivage.

Ernest TREMBLAY.

LA NONNE

Le crépuscule froid des corridors antiques
Où n'ont passé jamais que des ombres comme elle,
Verra seul la pâleur sous son voile mystique,
La pâleur de son front que la serge recèle.

Le calme gris des murs dont s'empreint sa prunelle,
Fait descendre en son sein, étrange viatique,
Le crépuscule froid des corridors antiques,
Où n'ont passé jamais que des ombres comme elle.

Sourde à la chair qui vibre encor parfois, fidèle,
Selón les vœux sacrés, aux clauses monastiques,
Elle étouffe avec soin, sans volonté rebelle,
Son âme où chante, tel un infini cantique,

Le crépuscule froid des corridors antiques.

Albert DREUX

BALLADE ANCIENNE

Dans le vieux coffre de bois blanc

I

Yvonne est née un samedi,
Par un après-midi d'automne,
Alors que le sol engourdi
Sous le pas des chevaux résonne.
On l'habilla presque en tremblant,
Tant elle était petite et frêle :
On prit des langes de flanelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

II

Avec les jours elle a grandi,
Toujours douce et toujours mignonne
En sa toilette d'organdi
Et sa mentille de cretonne.
Et vint la noce : un beau galant
Un bon jour s'était épris d'elle :
On prit le vin et la vaisselle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

III

La vie est faite, comme on dit,
De voyelles et de consonnes...
Enfin hier après-midi
Elle eut une petite Yvonne...
Voici les chandeliers d'argent.
La mère est morte pâle et belle,
Voici le cierge et la chandelle
Dans le vieux coffre de bois blanc.

IV

Envoi

Prince, mon mal est accablant :
Il ne me reste plus rien d'elle
Qu'une lettre, un bout de dentelle
Dans le vieux coffre de bois blanc !

Louis-Joseph Doucet.

LENTEMENT

Lentement, lentement, sans bruit,
Tombe la folle neige blanche ;
Elle s'égrène dans la nuit,
Lentement, lentement, sans bruit.
Combien nombreux sur chaque branche
Les pétales de neige blanche,
Que la brise aussitôt détruit
Lentement, lentement, sans bruit !

Lentement, lentement s'envole
L'essaim des rêves caressés ;
Eclos du printemps, le frivole
Lentement, lentement s'envole.
Combien de cœurs désabusés,
Pleins d'amours trop vite brisés,
D'où la même triste parole
Lentement, lentement s'envole !

Germain Beaulieu.

SOUVENIRS D'ENFANCE

A mon père.

Mon père, à la veillée, assis sur tes genoux,
Quand le poële était rouge et que l'air était doux,
Quand le froid de dehors dépolissait les vitres,
Nous avions ta mémoire aux émouvants chapitres,
Pleins d'une légion d'êtres mystérieux.
Et tu fixais sur nous la bonté de tes yeux ;
Tu nous serrais tous deux bien fort contre ton âme :
Nous sentions, encor plus que celle de la flamme,
Sa chaleur à travers nos chemises de nuit.
O temps délicieux qui dans l'ombre s'enfuit !
Mon bon père, ta voix nous versait la chimère,
Tandis qu'en souriant écoutait notre mère.
Nous ouvrions tout grands nos quatre yeux étonnés !
Tu savais des récits d'enfants abandonnés ;
Tu nous mettais Poucet à mille et une sauces,
Et dans nos petits cœurs nos peines étaient grosses.
Tu nous disais les bois, les hurlements des loups,
O père, et tu penchais ton visage sur nous,
Avec un grondement où courait la tendresse.
Et ta force amusait ainsi notre faiblesse.
Quels rêves tu fondais sur nos deux jeunes fronts !
Disparus, tels, sur l'eau, d'une pierre les ronds !
Ta montre en or touchait nos figures vermeilles ;
Tu plaçais son tic-tac au fond de nos oreilles ;
Je me souviens encor de son bruit délicat.
De nos sanglots, souvent, tu redoutais l'éclat,
Si tu ne nous laissais voir " la petite bête ".
Quel immense désir au fond de la requête !
Nos yeux, pleins de lueurs, se levaient, suppliants !
Ta moustache embrassait, folle, tes deux enfants,

Et nous sentions ses poils qui nous piquaient la joue.
Tes beaux cheveux, avec lesquels notre main joue,
Avaient comme un sourire au reflet argenté.
Nous fourragions dedans avec sérénité ;
Et nous n'étions contents, après la tâche faite,
Que lorsqu'ils se tenaient tous debout sur ta tête.
C'était " petit galop ", puis c'était " grand galop " ;
Nos rires enfantins sonnaient encor plus haut.
La vie et ses douleurs, amertumes, mécomptes,
Père, qu'ils étaient loin, quand tu contais des contes.

Hector Demers.

Montréal, 16 octobre 1909.

RÊVEUR

Pauvre rêveur de mauvais rêves,
Doux mendiant d'illusions,
Hanté, sur les routes, sans trêve,
D'étranges visions !

Au cours de ses vagabondages,
Quand il passait, dans les soirs bruns,
Les bois lui donnaient leurs ombrages
Et les fleurs leurs parfums.

Les fougères, au bord des sources,
Disaient, accueillantes toujours :
" Attardez un peu votre course
" Sur nos bancs de velours ".

Dans le bruissement des vagues,
Dans le tintement des beffrois,
Il distinguait des phrases vagues,
Reconnaissait des voix :

“ Est-il plus sublime carrière
“ Que celle de Maître-Pinson ?
“ Que résider dans la lumière
“ Et vivre de chansons ? ”

Il rêvait que la vie est bonne,
Que le sol par l'homme habité
Est un temple où l'amour rayonne,
Un jardin de beauté,

Lorsque, soudain — réveil perfide —
Devant son rêve s'est dressé
Un spectre à la face livide,
Au regard angoissé,

Qui lui dit : “ Jamais ne t'arrête,
“ Marche... Tu n'as pas d'autre sort
“ Que de marcher, comme la bête,
“ De la vie à la mort. ”

“ Forçat qu'un peu d'espoir enivre,
“ Courbe le dos sous ton destin
“ Et traîne le fardeau de vivre,
“ Plus lourd chaque matin. ”

Alors, revenant vers les villes
Dont la fatigue l'assaillait,
Il vit qu'à ses douleurs serviles
Un ange souriait.

Et son âme assuma la forme
Que réclamait le dur labeur,
Pareille au métal que transforme
Le doigt d'un enchanteur.

Ange d'amour, dans l'ombre humaine,
Quand s'allument tes sombres yeux,
Que font au prisonnier ses chaînes,
Sa honte au miséreux ?

Dans l'extase de ton ivresse,
Tu mêles, en d'étranges mots,
La volupté d'une caresse
Au charme d'un sanglot.

Tu fais chanter, tu fais maudire
Et nul, plus que toi, dans un cœur,
Ne sait retourner en délire
Le tourment du bonheur.

Tu lui disais : " Tes plus beaux rêves
" Que sont-ils, près du feu sacré,
" Dont pendant nos étreintes brèves
" Je te consumerai ? "

Mais, voilà que ce divin songe,
Un souffle impur le profana ;
La voix sinistre du mensonge
Dans l'ombre ricana.

Et pris d'une peur insensée
D'avoir vu mourir son espoir,
Il s'enfuit, cherchant sa pensée
Dans l'inconnu du soir.

Pauvre rêveur de mauvais rêves,
Doux mendiant d'illusions
Hanté, sur les routes, sans trève,
D'étranges visions !

Euglebert GALLÈZE.

À DAVID DEVRIES

Artiste lyrique

La musique enchanta dans ton âme d'enfant
La première pensée avec le premier rêve.
Ainsi qu'un statuaire en l'œuvre qui s'achève,
En toi l'Art burina son geste triomphant.

Le cantique des flots de l'armorique grève
— Comme le son mystérieux de l'olifant
Que pressait la victoire aux lèvres de Roland —
Emporta ton amour vers tout ce qui s'élève ;

Car tu compris l'appel de la sublime voix.
Tu chantes aujourd'hui ces choses d'autrefois
Sur un sol ennobli par les armes françaises,

Et tu fais oublier à nos heures mauvaises
Les siècles d'abandon d'un rigoureux destin,
En réveillant les chœurs du souvenir lointain.

Jules TREMBLAY.

Montréal, 31 décembre 1909.

LA MACHINE À COUDRE

En ce temps morose,
Quand le jour s'est tû,
Dans ta chambre close,
Dis-moi, que fais-tu ?
(Vieilles rimes).

Oui, je songe à ta chambre verte.
C'était un après-midi bleu,
Et ta fenêtre était ouverte,
Ouverte au ciel, ouverte à Dieu.
Tu cousais avec un courage
Qui, certes, me contrariait :
Lasse, évidemment, de l'ouvrage,
La machine à coudre criait.

Or, moi, ton voisin solitaire,
A ta porte j'allai, rageur,
Frapper afin de faire taire
Ton instrument si tapageur.
Quand tu m'apparus, stupéfaite,
Je me troublai : tout tournoyait,
Et, me voyant perdre la tête,
La machine à coudre riait.

Mon embarras sembla-t-il drôle ?
N'importe ! Sauf était l'honneur ;
Je n'avais pas manqué mon rôle,
Le fil se cassa, par bonheur.
Adieu, couture ! — Nous causâmes.
L'amour, à chaque instant, jetait
De la musique dans nos âmes :
La machine à coudre écoutait.

Bientôt l'ombre, d'astres mêlée,
L'ombre aux lents baisers attiédis,
Dans l'azur s'était installée
Jusqu'aux parois des paradis.
Et l'on sentait, par intervalles,
L'air troublé d'un frisson secret.
O fièvres des nuits estivales ! —
La machine à coudre vibrait.

Tu fus divinement surprise
Des sincérités de ma voix ;
Au loin, pour te voir, dans la brise,
Une étoile fila deux fois.
Je t'appelais ma bien-aimée :
Ton grand œil brun rêvait, rêvait :
Tout bas, éblouie et charmée,
La machine à coudre approuvait.

Que d'aveux l'aiguille indiscrète,
Au bout de sa pointe d'aimant,
Recueillit, et dans la navette,
Laissa choir clandestinement !
Mais l'extase veut qu'on oublie ;
L'heure fuyait, fuyait, fuyait,
Si bien que, vraiment impolie,
La machine à coudre bâillait.

Quand je quittai ta chambre verte,
Te rappelles-tu mon émoi ?
Dieu vint, par la fenêtre ouverte,
Se mettre entre ton cœur et moi.
C'était la minute implacable
Où la vie au sort se soumet :
Sort maudit ! sort irrévocable !
La machine à coudre dormait.

D'autres femmes, d'autres pensées,
Embaument parfois mon chemin ;
Cependant, les choses passées,
Seules, vivront encor demain.
Aux soirs de vents, aux soirs de foudre,
Aux soirs d'angoisses sous mon toit,
Soudain une machine à coudre
S'éveille et me parle de toi.

J.-A. LAPOINTE.

SONNET D'AUTOMNE

Une vague langueur a pénétré les choses :
Le ciel est gris, la terre est grise, tout est gris,
Et l'automne, ennemi des brillants coloris,
Voile le vert des prés et la blancheur des roses.

Les nids sont désertés et les portes sont closes ;
Les sentiers sont couverts de multiples débris :
Les brouillards, par milliers, sur les champs assombris,
Planent, semant la rouille et les métamorphoses.
Les jours sont des vieillards qui geignent, en passant,
Frileux ; et le soleil, jadis resplendissant,
Par un chemin plus court fuit, maintenant, livide.

Et devant les splendeurs mortes qu'il adorait,
Le poète a rêvé de chanter son regret,
Mais son cœur s'est perdu dans une chanson vide.

Germain BEAULIEU.

LE CHANT DU CORAILLEUR

Sous l'onde où je descends dans mon lourd attirail,
L'Océan m'a remis un collier de corail :
Plus riche que l'onyx, plus blanc que le carrare,
C'était du polypier le joyau le plus rare.
— Tu rencontrerais bien, en égarant tes pas,
" Quelque fille aux yeux noirs, si tu n'en voulais pas ".
J'ai donné le corail à Juana la blonde,
Et depuis, malgré moi, je ne vois qu'elle au monde.

J'ai repris mes filets, mais non ma liberté.
Comme l'alcyonnaire au récif apporté
Improvise l'atoll ou la nouvelle grève,
Mon désir inquiet de noirs soucis se grève.
L'Océan l'a compris, en me voyant souffrir :
— Ce symbole d'amour, si tu le veux offrir,
" La rouge Fleur de Sang, troublera sa pensée ".
Juana m'a souri comme une fiancée.

Le sirocco terrible a soulevé la mer
Et jeté sur l'écueil la balise et l'amer.
Les bateliers sanglants gisent sur le rivage.
Dominant de sa voix les clameurs du naufrage,
L'écumeux Océan prélude au chant railleur :
— J'ai des bijoux de deuil, si tu veux, corailleur.
" Ta Juana n'est plus. Le corail noir l'enlace
" Ainsi qu'une madone en sa mystique châsse ".

Ma barque se balance au gré du flot charmeur.
Doucement elle va, sans voile et sans rameur,
Et se perd dans la nuit comme ma vie errante,
Sans pouvoir aviver l'ambition mourante.
J'abandonne l'espoir et n'ai plus d'idéal.
Que m'importe l'éclat du phare boréal !
En berçant la douleur en mon âme brisée,
J'erre avec mon bateau sur la vague irisée.

Naples, 18 septembre 1908. Jules TREMBLAY.

LA MOUETTE

Aux coups de feu la mouette
N'a pas changé de chemin,
Et sa brune silhouette
Sur le ciel rose et carmin
Se découpe nette.

Par seule grâce du vent
Majestueuse elle plane,
Puis, doucement, doucement,
Dans la brume diaphane,
S'incline en avant ;

Et glisse de telle sorte
A tomber loin où l'on voit
L'horizon fermer sa porte.
Elle baisse, baisse et choit ;
La mouette est morte.

Alphonse BEAUREGARD.

LES GLAS

" Quantus tremor...".

Pourquoi gémir ainsi, cloches aux voix d'airain,
Qui faites par vos pleurs trembler les pierres grises,
D'où part le long sanglot de l'adieu souverain,
Quand tintent les glas noirs aux clochers des églises ?

Marquez-vous, sombres sœurs, vers son éternité
Qui sonne lentement en ces rythmes funèbres,
Les pas appesantis de cette humanité
Que le temps, par la main, conduit dans les ténèbres ?

Mais, quel est le regret dont le souffle fatal,
En bravant le Saint-Lieu d'où montent les prières,
Etrangle et fait rugir vos gorges de métal ?
Souffrez-vous de clamer à nos heures dernières ?

Est-ce donc que la Mort, sur l'aile des corbeaux
Fait porter en ces tours la chanson funéraire
De l'arme s'aiguisant au marbre des tombeaux
Et sur le fer rouillé de l'urne cinéraire ?

Quand le vent en fureur de l'ordre enfreint les lois,
Que vos graves appels dominent la tourmente,
Seraient-ce les Remords qui parlent par vos voix,
Ou le Christ qui toujours expire et se lamente ?

O cloches ! pleurez-vous l'éternelle douleur
Que dit à ses enfants, la Terre aux landes vertes ?
Les maudit-elle aussi, mourant du long malheur
D'avoir, sans fin, par eux, les entrailles ouvertes ?

Dites-vous les chagrins cachés au fond des soirs,
Quand, lentes, vous tombez, lourdes larmes sonores ?
Rappelez-vous aux cœurs la mort des vieux espoirs,
La vaine illusion du retour des aurores ?

Alors, tintez pour moi, tintez, glas des amours !
Au timbre de mon cœur, frappez, sourdes hôtesses.
Lentement, lentement, tintez, tintez toujours ;
Car je fais ma gaieté de vos longues tristesses.

Ernest Tremblay.

LES MOINEAUX

Les moineaux n'ont pas peur du froid
Comme les faibles hirondelles.
Voyez : dans la neige du toit,
Ils font des fleurs avec leurs ailes.

Ils doivent avoir dans le sang
Et dans leur vêtement de plume,
Un feu plus chaud et plus puissant
Que celui que l'amour allume.

Dans le vent et dans le grésil,
Pleins de courage et pleins d'audace,
Ils vont, joyeux comme en avril,
Ils vont, petits rois de l'espace.

Pour eux, qu'importent les saisons
Et les mouvements de la terre ? —
Paix ou tempête aux horizons,
Rien ne change leur caractère.

Ils sont constants dans l'amitié
Et ne craignent pas les batailles.
Jamais ils ne crieront : pitié !
Sous les coups et sous les entailles.

C'est pour la lutte qu'ils sont nés :
Ils ignorent la défaillance.
Quand la Mort les a condamnés,
La Mort s'émeut à leur vaillance.

Vous avez dit, un soir d'été :
" Aimez-moi, j'ose le permettre : —
" Je veux, perdant ma liberté,
" A vos dévouements me soumettre.

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Mais dès que l'automne eût mûri
Le dernier des fruits et mon rêve,
Vous disiez déjà, l'air contrit :
Il n'est plus de chant sur la grève.

Et puis, quand l'hiver fut venu,
Quand Noël sonna ses volées,
Ma solitude, enfin, connut
Le tourment des larmes gelées.

J'acceptai sans haine, mon sort :
Vous aviez droit d'être infidèle : —
Les moineaux seuls ont le cœur fort,
Vous aviez un cœur d'hirondelle.

J.-A. LAPOINTE.

VIEUX BANC

Quel magnétisme étrange attire ma tristesse
Vers le jardin pensif où l'automne a passé ?
Le vent de la nuit pleure aux branches en détresse,
Et tout près du vieux banc, je m'arrête, lassé.

Toute gaieté s'envole et c'est l'adieu des choses :
L'ombre des songes morts erre dans le chemin ;
Et parmi les débris profanés et les roses,
Rien des beautés d'hier n'existera demain.

Mais tu restes, vieux banc de pierre, ami fidèle ;
Et tu sais résister aux caprices du Temps ;
Et si l'automne a fait s'enfuir les hirondelles,
Ni les mortes saisons, ni le nombre des ans,

Ni l'oubli, ni les bois aux branches dépouillées,
Ni la fuite des jours aux regrets superflus,
Ne pourront effacer de nos âmes troublées,
Le souvenir, flambeau du passé qui n'est plus.

Jean CHARBONNEAU.

Extrait des *Blessures*, qui paraîtra prochainement.

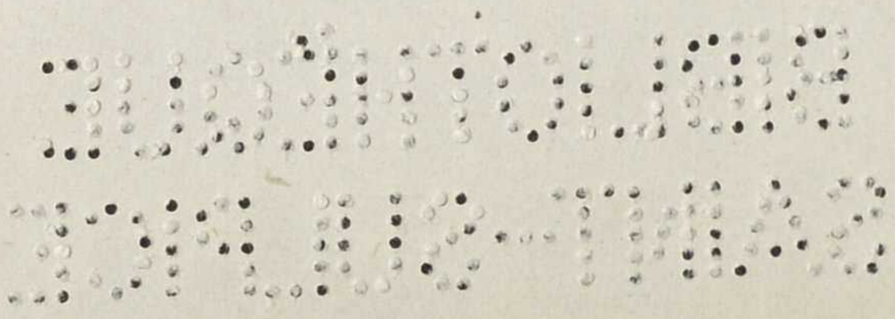


TABLE DES MATIÈRES

W.-A. BAKER

	PAGES
L'Objectivité de l'Art dans Gœthe	157
La Vie sociale chez Gœthe	260

Germain BEAULIEU

Hymne au Soleil	14
Bibliographie : La « Chanson du Passant »	26
Feu de Paille	47
La Libellule	78
Diplomatie conjugale (un acte)	113
J'ai dit : Allons mon pauvre cœur	131
Où allons-nous ?	232
Strophes à la fillette	240
Ne dites pas	275
Un sixième sens	292
Dans quelques jours	356
Lentement	365
Sonnet d'automne	373

Alphonse BEAUREGARD

Les trois Forces	10
Croquis	22
L'Iroquois	33
Les Livres	57
L'Illusion	77
Patinage	83
L'Église morte	100
Tableau	139
Un progrès	143
La Brume	164
Un conflit	165

PAGES

La question vitale..... 267
Les Joncs..... 310
Réflexions..... 316
Page d'histoire contemporaine 318
L'Epousée..... 328
Bibliographie : Le « Canada chanté » 329
La plainte de l'épousée..... 354
La mouette..... 375

JEAN CHARBONNEAU

L'Homme aux Etoiles..... 17
Causerie théâtrale.....24, 60, 92
Les Déshérités..... 43
L'Etre infime..... 67
Le grand fleuve..... 97
Les Lis..... 138
Étude littéraire..... 174
Océan..... 194
Le règne du silence..... 276
Incantation..... 289
Dans le sentier..... 327
Illuminé..... 358
Vieux banc..... 378

GUSTAVE COMTE

Un peu d'art..... 246

HECTOR DEMERS

Le Retour..... 15
Fleur de Lis..... 41
Impressions de voyage.....54, 145, 323
Crépuscule..... 75
L'hirondelle..... 106
Le Dîner..... 142

PAGES

Carillon 187
Les champs 265
Souvenirs d'enfance 366

GONZALVE DESAULNIERS

Caprice 7
Canada 161
Dans le Golfe 181
Désespérance 253

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Aveux 11
Le vieux Pont 34
Les deux Pigeons malheureux 59
Le Siècle 72
Légende noire 85
Paysage d'Antan 110
L'horizon 128
Epître 135
A l'Orée du Bois 173
Giboulée d'avril 237
La voix des solitudes 241
Effets de nuit 239
Soir des chaumes 273
Ballade ancienne 364

G.-A. DUMONT

Les miettes de l'histoire 49, 190
Étude historique 123, 284, 345

ALBERT FERLAND

Espoir du Nord 13
La Patrie au Poète 40
La Passante 69
Pâques dans les Bois 108
La Fierté canadienne 162

348

CHARLES GILL

PAGES

Notre Revue 1
Le Cap Eternité 18
La Cloche de Tadoussac 37
La Fourmi 65
Un chef-d'œuvre 90
A Dellius 103

ALBERT LABERGE

La Scouine 149
Charlot 197
Deux Roses 274

J.-A. LAPOINTE

Fenêtre close 107
En Galilée 140
La Soupe aux Pois 226
Saint Joseph 282
Les arbres 306
Les chenilles 307
La Poule 321
Le Chien 345
Le soleil a froid 353
La machine à coudre 371
Les moineaux 377

EUGLEBERT GALLÈZE
(Lionel Léveillé)

Terre canadienne 6
Tableau 53
Semences 76
Un habitant 81
Le Printemps sourit 112
Rêve obstiné 140
Pierrot Maturin 184

PAGES

Médecin de chimères 245
L'Erreur 308
Rêveur 367

ALBERT DREUX
(Albert Maillé)

Griserie 21
La Ballade du Parc 36
Retour 70
Pascale 101
Marivaudage 238
L'Oiseau divin 240
Recueillement 272
Vespérale 300
Sérénité 353
La Nonne 363

E.-Z. MASSICOTTE

Folklore canadien 216

EMILE NELLIGAN

Le crêpe 46
Un poète 71
Le tombeau de Chopin 236

ERNEST TREMBLAY

L'Usine-Minotaure 104
La mort de la courtisane 129
Rire et pleurer 153
Les bêtes nationales 202
Notre théâtre 205
La mort de l'érable 257
O les bonnes poires 277
L'ossuaire des plaines 296

PAGES

Un broyé politique..... 301
Les vieux canons..... 333
Les épaves..... 369
Les glas..... 375

JULES TREMBLAY

Naufrage..... 109
Enigme..... 132
La catalogne..... 215
L'Ile des Morts..... 229
Excelsior 231
Au jardin..... 281
Lumen..... 291
Le Colysée 318
Mirage..... 341
La dette..... 335
Aveugle..... 346
Evocations 347
Sous la table..... 359
A David Devries, artiste lyrique..... 370
Le chant du corailleur..... 374

Le vrai gabier (Emile Miller) 87
Face à la vie (Albert Lozeau)..... 99
Le billet doux du carabin (Louis Dantin) 134
Ma maison (Alfred Descarries)..... 141
La mort de Champlain (Louis Dantin)..... 251
Les Canadiens des Vieux Pays (Remi Tremblay)..... 279
La flûte d'ébène (Dr J.-H. Roy)..... 317
